

la résistance des Belges dans les régions occupées. Après la restauration autrichienne suivant la bataille de Neerwinden, il relève le fait que partout où les Belges avaient pu élire librement leurs représentants provisoires, leur choix s'était porté sur des amis de l'ordre, de sorte que les anciennes lois et institutions avaient pu être maintenues jusqu'à un certain degré. Il commente aussi une lettre datée du 12 mars 1793 dans laquelle il avait dit que les défaites des Français étaient un châtement de la Providence pour les méfaits qu'ils avaient commis dans ce pays. En janvier 1794, il était bien content d'informer ses lecteurs qu'il s'était formé en Angleterre des associations contre les républicains et les « égaliseurs » pour le maintien de la constitution et des propriétés et que Washington avait déclaré ennemis de la patrie tous ses compatriotes qui restaient au service de la France. L'empereur avait permis à des prêtres français non jureurs de se rendre dans des camps de prisonniers de guerre pour tâcher de ramener ceux-ci aux bons principes. L'archevêque de Trèves qui, dans des temps meilleurs, avait été gagné aux principes à la mode, avait pris des mesures énergiques contre les membres du clergé qui étaient adeptes des idées de Joseph II. La succession rapide des hommes au pouvoir, encensés et condamnés tour à tour par le peuple français, n'est pas le résultat d'un froid machiavélisme, conformément à l'opinion de la plupart des contemporains, mais de la justice divine qui punit les scélérats les uns par les autres, les anciens crimes par des nouveaux.

A plusieurs reprises, Feller manifeste une grande pitié pour le pays de saint Louis qui, dans le temps, avait rendu de si grands services à la chrétienté. Dans le Journal du 1^{er} décembre 1789, il donne sur l'histoire de France un aperçu général qui ne manque pas d'un certain intérêt. Le gouvernement féodal, le défaut de communications et de commerce, mais surtout une foi simple et robuste maintenaient longtemps les bonnes mœurs du peuple français. Les effets funestes du luxe qui s'introduisit dès l'époque de Louis XIV étaient contrebalancés pour quelque temps par une éducation mâle et sévère, et les grands principes religieux respectés au milieu des désordres de la Cour. Pendant la vieillesse de ce prince, la corruption se cachait sous le masque de l'hypocrisie pour s'étaler en plein jour sous la Régence. Le Cardinal Fleury maintenait la primauté de la religion encore pendant quelque temps, mais la suppression de l'ordre des jésuites livrait les jeunes générations à la propagande des idées subversives en matière politique et religieuse. Par une espèce de vertige, des prélats et des souverains devenaient les amis des philosophes, leurs pires ennemis. Ces gens admettaient que la religion était faite pour le peuple, mais le peuple finissait par croire qu'elle n'était pas faite pour lui non plus.

On voit que pour le théologien Feller, la cause essentielle de la révolution française consiste dans le succès de la propagande antireligieuse. Quoiqu'il ait prédit souvent dans les années précédentes que les attaques de Voltaire contre le régime politique et social de son pays, les opinions de Rousseau sur le caractère purement humain de la monarchie deviendraient un danger pour l'ordre social, ces considérations ne sont pour lui que d'ordre secondaire quand il se trouve en face du grand bouleversement. Il serait intéressant de comparer les jugements de Feller sur la révolution à ceux de